



© Amnesty International - Malala, ambassadeur de conscience, Award Dublin 2013

Malala Yousafzai

Née au Pakistan en 1997

Icône de la défense du droit à l'éducation

Depuis son plus jeune âge, Malala est plongée dans le militantisme. Son père est lui-même un défenseur du droit à l'éducation, il a d'ailleurs fondé une école.

C'est à l'âge de 11 ans que Malala se fait connaître du grand public. Alors qu'elle accompagne son père à une conférence de presse à Peshawar, elle dénonce les talibans qui détruisent les écoles et impose la charia. Elle poursuit dans cette voie en témoignant de sa vie sous le régime des talibans, sous le pseudonyme de Gul Makai, dans un blog publié par la BBC. En décembre 2011, elle est récompensée du *Prix national de la jeunesse pour la paix*, décerné par le Premier ministre pakistanais.

En raison de son engagement, Malala est menacée de mort à plusieurs reprises.

Un jour, alors qu'elle se rend à l'école, le bus scolaire s'arrête brusquement. Des hommes masqués (des talibans) montent à bord. L'un d'eux demande « *qui est Malala ?* » et lui tire dessus. La jeune fille reçoit une balle en pleine tête. Plongée dans le coma, l'adolescente est transférée dans un hôpital britannique. Par miracle, son cerveau n'est pas touché mais son rétablissement dure quatre mois.

Depuis sa sortie de l'hôpital, Malala et sa famille résident à Birmingham en Angleterre. La jeune fille espère pouvoir revenir dans son pays un jour : « *Je ne souhaite à personne d'être arraché-e du pays qu'il adore* ».

Malala aspire aujourd'hui à une carrière politique pour contribuer à améliorer l'avenir du Pakistan : « *Je vais être une femme politique plus tard. Je veux changer l'avenir de mon pays et rendre l'éducation obligatoire* ».

Le 10 décembre 2012, l'Unesco et le Pakistan créent le Fonds Malala qui vise à scolariser toutes les petites filles et tous les petits garçons du monde d'ici à 2015. En avril 2013, l'hebdomadaire américain *Time* fait figurer Malala dans sa liste des cent personnalités les plus influentes du monde.

PRIX REÇUS

Prix international des enfants pour la paix
 Prix Simone de Beauvoir pour la liberté des femmes
 Prix Anna Politkovskaïa
 Prix Sakharov du parlement européen
 Prix Nobel de la paix (2014), décerné conjointement à Malala et à Kailash Satyarthi « *pour leur combat contre l'oppression des enfants et des jeunes et pour le droit de tous les enfants à l'éducation* ».

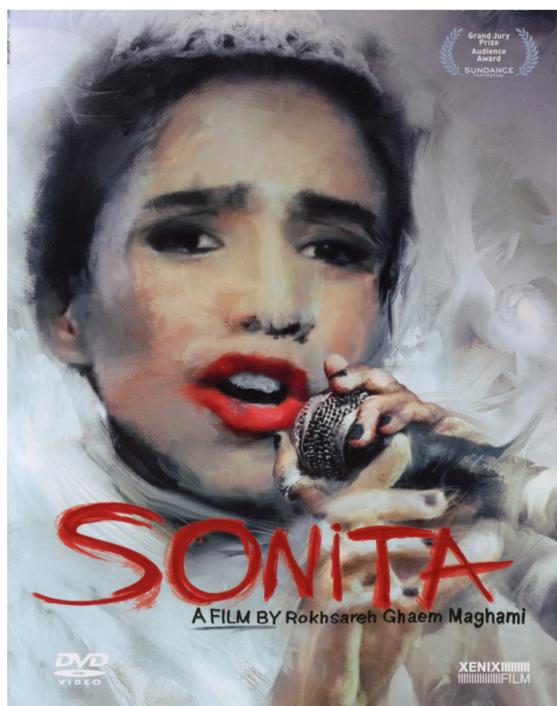
PUBLICATIONS

Moi Malala, je lutte pour l'éducation et je résiste aux talibans

RECOMMANDATION DE LECTURE PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

Auteure: MAZZA, Viviana
 Titre : *L'histoire de Malala : celle qui a dit non aux talibans*
 Édition : Gallimard-Jeunesse, 2014
 Description : À mi-chemin entre le documentaire et le journal intime, l'auteure relate le combat de Malala, une jeune Pakistanaise, pour défendre les droits des femmes. À travers son regard se dévoilent les préoccupations et les sentiments d'une jeune fille qui lutte pacifiquement avec, pour seules armes, le pouvoir des mots et la force de la vérité.





© Xenix Film, 2016

Sonita Alizadeh

Née en 1996 en Afghanistan

Lutte contre les mariages forcés

Sonita est issue d'une famille très nombreuse dans un pays où le sort réservé aux femmes est souvent révoltant. Sa mère, mariée de force, n'était âgée que de 12 ans lors de son mariage.

En 1996, les Talibans s'emparent du pouvoir et appliquent un code très restrictif de la charia : il est notamment interdit aux femmes d'être scolarisées, d'exercer une profession ou de sortir de chez elles sans être accompagnées.

À 9 ans, Sonita perd son père et sa mère lui annonce qu'elle lui a trouvé un mari, bien que l'âge légal du mariage soit fixé à 16 ans en Afghanistan. Le mariage n'a finalement pas lieu car la famille de Sonita décide de fuir le régime des Talibans, direction l'Iran. Sa mère la laisse à Téhéran dans un centre pour enfants réfugié-e-s où elle apprend à lire et écrire. Sans papiers, Sonita ne peut travailler, elle est alors employée à mi-temps par le centre comme femme de ménage.

Sonita entend du rap à la radio et commence à écrire et chanter des textes pour ses amie-s du centre. Elle décide de devenir rappeuse et finit par trouver un producteur qui accepte d'enregistrer une démo. Mais son frère a besoin de 9.000 \$ pour se payer une épouse et la famille compte trouver cet argent en mariant Sonita.

C'est alors que Rokhsareh Ghaem Maghami, réalisatrice iranienne, découvre l'histoire et le rap de Sonita et décide d'en faire un film. Mais la famille de Sonita fait pression et la réalisatrice lui donne 2.000 \$ en échange d'un sursis de 6 mois pour la jeune fille.

Rokhsareh tourne le premier clip de Sonita, Mariées à vendre. Après deux semaines en ligne, le clip est vu plus de 6000 fois, partagé et relayé partout dans le monde. Sonita est alors contactée par Strongheart, une ONG américaine, qui lui propose une bourse d'études aux États-Unis. L'obtention d'un visa s'avère être un enfer administratif pour la jeune fille qui réussit malgré tout à partir pour l'Amérique. Elle souhaite aujourd'hui étudier le droit afin de devenir avocate pour le droit des femmes. Parallèlement, elle continue à s'engager dans plusieurs projets : « Sonita's campaign » de l'ONG Strongheart et le mouvement « Girls are not brides ».

Le documentaire *Sonita*, tourné par la cinéaste Rokhsareh Ghaem Maghami a obtenu le grand prix du jury au dernier festival de Sundance, fin janvier 2016.

En Afghanistan, selon l'ONU, 60 à 80 % des Afghanes sont mariées de force.

RAP

Brides for sale

RECOMMANDATION DE FILM PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

Réalisatrice: GHAEM MAGHAMI, Rokhsareh

Titre : *Sonita*

Xenix, 2016, DVD

Description : Réfugiée afghane clandestine en Iran, Sonita habite depuis dix ans dans la banlieue pauvre de Téhéran. Elle rêve de devenir artiste et de faire du rap en dépit des obstacles auxquelles elle est confrontée en Iran et dans sa famille. Cette dernière lui réserve un tout autre destin : celui d'être mariée en échange de 9000 dollars. Mais Sonita n'entend pas se soumettre : téméraire et passionnée, elle bouscule les codes de cette culture conservatrice et se bat pour vivre sa vie.





© S L O W K I N G Chimamanda Ngozi Adichie, 2013

Chimamanda Ngozi Adichie

Née au Nigéria en 1977

Romancière féministe qui lutte contre le racisme

En 2015, le journal *Le Monde* écrit à propos d'elle: « *En France on ne le sait pas encore, mais Chimamanda Ngozi Adichie est une star. Ses livres sont traduits dans trente langues et son nouveau roman, *Americanah*, dont la version française vient de paraître, s'est déjà vendu à plus de 500 000 exemplaires aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Elle est jeune (37 ans), elle est noire (née au Nigeria), elle est femme : un oiseau rare chez les stars des lettres* ».

Chimamanda Ngozi Adichie, née en 1977, a grandi sur un campus universitaire à Nsukka. Son père y enseigne les mathématiques, sa mère est administratrice. À 18 ans, elle part pour les États-Unis : « *Au Nigeria, je n'avais jamais pensé à la race comme à un marqueur identitaire. Aux États-Unis, je me suis retrouvée avec une nouvelle identité, imposée. Et je n'avais pas le choix: en Amérique, j'étais Noire.* »

Pour les gens comme elle, pour cette classe moyenne, voyageuse, diplômée et qui écrit, on a forgé un mot: «Afropolitain». Chimamanda Ngozi Adichie le récuse: «*Je suis Africaine. Un Européen cosmopolite est Européen. Un Américain cosmopolite est un Américain. Pourquoi faudrait-il un mot différent pour un Africain cosmopolite? Parce que l'Afrique est tellement à part du reste de l'humanité? Parce que c'est tellement improbable qu'un Africain soit cosmopolite? «Afropolitain», ça veut dire: regardez, un Africain est parvenu à passer de New York à Londres? Incroyable! Ouhou! Bravo! Mais, enfin, les Africains voyagent depuis longtemps. Moi, je suis Africaine et je me sens bien dans le monde.* »

Le féminisme empirique et pratique de Chimamanda Ngozi Adichie, à qui les ouvrages académiques sur le sujet tombent des mains, a un pouvoir de conviction indéniable et universel. Présentés comme les victimes collatérales d'une éducation sexiste qui, au final, les dessert énormément, les hommes qui liront ce livre ne pourront plus renvoyer le féminisme au rang des « *préoccupations de bonnes femmes* ». L'écrivaine les invite à construire avec les femmes un monde plus équitable.

PUBLICATIONS

Hibiscus pourpre, [« Purple Hibiscus »], trad. de Mona de Pracontal, Paris, Éditions Anne Carrière, coll. « La vagabonde », 2004.

L'Autre moitié du soleil, [« Half of a yellow sun »], trad. de Mona de Pracontal, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Du monde entier », 2008.

Autour de ton cou, [« The Thing Around Your Neck »], trad. de Mona de Pracontal, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Du monde entier », 2013.

Americanah, New York, Alfred A. Knopf, 2014

RECOMMANDATION DE LECTURE PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

Auteure : ADICHIE, Chimamanda Ngozi

Titre : *Americanah*

Édition : Gallimard, 2014

Description : Ifemelu et Obinze, lycéen-ne-s issus de milieux favorisés, tombent amoureux l'un-e de l'autre. Leur pays, le Nigeria, est sous le joug d'une dictature militaire et leur rêve est de partir en Améri-que. Leur expérience de l'exil se révèle plus compliquée que prévu : Ifemelu découvre le racisme de l'Amérique, tandis qu'Obinze vit un cauchemar en Angleterre. Quinze ans plus tard, leurs retrouvailles ont lieu au Nigeria.





© Magali Girardin

Jessy

Née en 1991 dans un camp de réfugié-e-s au Liban

Trans* et palestinienne

Jessy naît au Liban, dans un camp de réfugié-e-s dans lequel vivent des Palestiniens depuis 1948.

À cinq ans, son père la surprend qui se maquille devant un miroir avec les affaires de sa mère. Premiers coups, premières insultes: le calvaire commence pour ce petit garçon qui n'en est pas un. D'autant plus que Jessy est née dans une société patriarcale où des milices armées font régner leur loi en s'appuyant sur l'islam et le nationalisme.

Enfermée et torturée par sa famille, abusée sexuellement, déshabillée de force devant tout le quartier, frappée à d'innombrables reprises, Jessy survit aux tentatives de meurtre de sa famille. Elle tente aussi de se suicider. Dans le camp de réfugié-e-s de sa naissance, elle cherche à entretenir sa féminité envers et contre tout, allant jusqu'à entamer seule un traitement hormonal qui ne se prend d'habitude que sous surveillance médicale.

Outre sa transition identitaire, Jessy affronte un autre défi: elle est Palestinienne dans une société libanaise où les réfugié-e-s sont des citoyen-ne-s de seconde zone. Elle décroche son bac, même si elle est exclue de la remise des diplômes. Elle s'inscrit à l'université. Elle fait des passes la nuit pour pouvoir étudier le jour. Elle affronte la haine des étudiant-e-s dont la violence est encouragée par le corps enseignant et perd sa bourse d'études, durement acquise, un an avant la fin de son diplôme d'infirmière.

La famille de Jessy menace de la livrer à une faction islamiste. Elle s'enfuit pour Beyrouth. « Grâce à des associations LGBTIQ¹ comme Proud Lebanon, Helem ou Mosaic, j'ai rencontré d'autres personnes transsexuelles, des réfugiés syriens et irakiens notamment. Je me suis aussi engagée dans des campagnes de prévention pour avertir par exemple des dangers de la prise d'hormones sans surveillance médicale », explique Jessy.

Mais Jessy doit encore se prostituer pour survivre et reste victime d'abus et de violences. Elle cherche alors asile à l'étranger aux bureaux du Haut-Commissariat pour les Réfugiés (HCR) et à l'Office de secours et de travaux des Nations unies pour les réfugiés de Palestine dans le Proche-Orient (UNRWA). Après plusieurs semaines d'attente, elle apprend qu'elle peut partir pour la Suisse.

Le 27 novembre 2015, Jessy atterrit à l'aéroport de Genève. « On m'a demandé si je préférais être appelée monsieur ou madame, vous vous rendez compte? Ici, je me sens vivante! » À l'avenir, elle espère reprendre des études et défendre les droits des personnes trans* au Proche-Orient. L'accueil de réfugié-e-s comme Jessy est un défi complexe. D'autant que les associations qui s'occupent de la problématique LGBTI et celles qui traitent d'asile sont très peu en contact, ce qui augmente la vulnérabilité de ces personnes déjà stigmatisées. Pour y remédier, la Coordination asile.ge et la Fédération genevoise des associations LGBT mènent jusqu'en décembre 2017 une recherche-action sur les besoins spécifiques des personnes LGBTI relevant du domaine de l'asile à Genève.

¹ Lesbiennes, gays, bi, trans*, intersexes et queer

RECOMMANDATION DE LECTURE PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

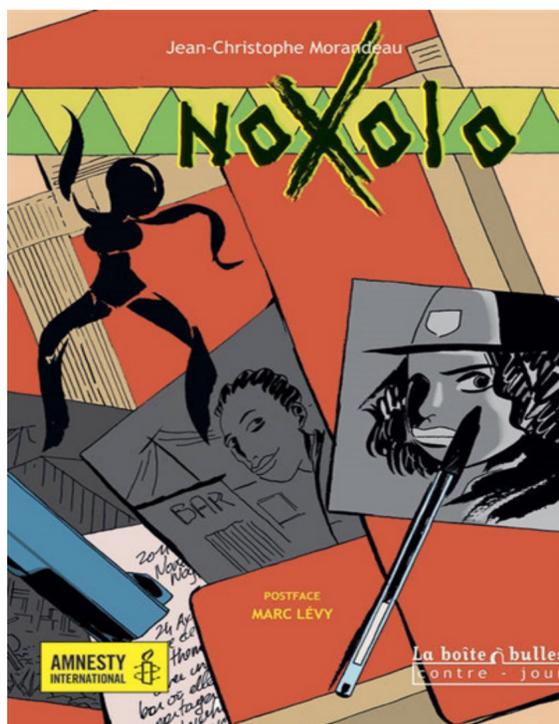
Auteur : MURAT, Laure

Titre : *La loi du genre : une histoire culturelle du « troisième sexe »*

Édition : Fayard, 2006

Description : Analyse de quelques personnages emblématiques dont le comportement ou la sexualité ne répond pas aux canons habituels de la virilité et de la féminité depuis la naissance de l'expression « troisième sexe » au XIXe siècle. Derrière toutes ces figures dissidentes, l'idée d'un « troisième sexe » provoque, dérange et renvoie la société à cette énigme inépuisable : que signifie vraiment être une « femme » ou un « homme » ?





© POL, Jean-Christophe La boîte à bulles, 2014

Thomas

Né dans les années 80 en Angola

Réfugié en France en raison de son homosexualité

L'homosexualité est considérée comme un crime dans 75 Etats et est sanctionnée par la peine de mort dans 7 Etats et régions.¹

Thomas est encore enfant quand son père commence à le battre. Thomas est efféminé : « *Mon père me cachait dans la chambre quand il recevait une visite. Il avait honte* ».

Quelques années plus tard, sa famille organise son mariage avec Angela, une jeune femme de bonne éducation. La culture angolaise est fortement influencée par l'héritage de la colonisation portugaise et notamment le christianisme. L'homosexualité est moralement réprimée et juridiquement condamnée par des travaux forcés. Certains homosexuels angolais se marient avec une femme afin d'éviter la stigmatisation. Une fois mariés, ils continuent à avoir des relations avec d'autres hommes.

Sa femme ayant des doutes sur son orientation sexuelle, Thomas finit par avouer qu'il fréquente toujours son compagnon du lycée. « *Mon beau-frère m'a alors menacé de mort. J'ai dû fuir la capitale, Luanda* ». Peine perdue, Thomas est rapidement rattrapé.

Il est séquestré, assoiffé, torturé. Son supplice dure 10 jours pendant lesquels il est violé par une dizaine d'hommes vêtus de treillis militaires (son beau-frère est en effet membre des forces armées).

Un de ses tortionnaires lui permet finalement de s'échapper. Thomas retrouve son compagnon, qui, en quelques jours, lui procure les papiers nécessaires pour fuir le pays : « *Je ne savais pas où j'allais, lorsque je suis descendu de l'avion, j'ai lu Charles de Gaulle, mais je ne connaissais pas* ».

Les démarches administratives s'enchaînent alors et il est mené au *Centre LGBT² de Touraine*. « *C'est au Centre où j'ai pu parler pour la première fois de mon vécu. Ça m'a donné de la force. J'ai compris que je n'étais pas seul* ».

Pour obtenir le statut de réfugié, il faut pouvoir prouver qu'on a quitté son pays en raison de menaces sérieuses pour sa vie. Comment dans ce cas prouver son homosexualité ? Malgré les épreuves, Thomas garde espoir et souhaite travailler en France.

¹ Source : Rapport de l'ILGA sur l'homophobie et la transphobie d'Etat, 2015.

² Lesbien, gay, bi et trans*

RECOMMANDATION DE LECTURE PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

Auteur : POL, Jean-Christophe

Titre : *Noxolo*

Édition : La boîte à bulles, 2014, BD

Description : Un commissariat proche de Johannesburg. Nalaxa, une jeune flic, découvre le cas de Noxolo, 24 ans, deux enfants, violée et battue à mort parce que lesbienne. Un meurtre que personne n'a voulu traiter, au mépris de la loi. Nalaxa décide de reprendre l'enquête. Inspirée d'un fait réel suivi par Amnesty International, l'histoire de Noxolo n'a hélas rien d'exceptionnel, les viols correctifs de lesbiennes étant une pratique répandue en Afrique du Sud.





© Amnesty International - Bibata Ouédraogo

Bibata Ouédraogo

Née dans les années 1940 au Burkina Faso

Éducatrice populaire en santé sexuelle et reproductive

Le droit burkinabè, notamment la Constitution, protège l'égalité des genres mais, dans la pratique, les mutilations génitales féminines, les mariages forcés et précoces ainsi que la violence domestique sont monnaie courante. De fait, au Burkina Faso, seules 17 % des femmes ont recours à la contraception et plus de 2000 succombent à des complications liées à l'accouchement chaque année.

Il n'est pas rare que les hommes empêchent leur épouse d'utiliser un moyen de contraception, sous la menace de la violence. Le coût élevé des moyens de contraception et l'absence de programme d'éducation sexuelle sont d'autres obstacles encore auxquels se heurtent les femmes.

52 % des filles sont mariées avant 18 ans et près de la moitié d'entre elles déjà mères à cet âge.

Bibata raconte : « *Au Burkina Faso, les femmes en général ne connaissent pas leurs droits. La femme croit que les droits sont réservés aux hommes et que la femme doit se soumettre à l'homme. En ville ça va mieux, mais dans les villages les femmes souffrent. Elles ne savent pas qu'elles ont des droits. C'est des devoirs qu'elles ont. Par rapport aux droits sexuels et reproductifs, certaines vont comprendre et d'autres non.* »

Bibata organise des causeries éducatives dans les villages où les hommes sont également les bienvenus à participer. Elle explique très simplement à ses auditeurs et auditrices : « *Aucune femme ne devrait risquer la mort en donnant la vie. Une femme doit se reposer entre les grossesses pour sa santé et celle de son enfant, mais ici une femme accouche et 6 mois après, elle est de nouveau enceinte. Cela ne va pas.* »

Elle expose enfin, dans une jolie métaphore : « *Quand on sème le mile, on le cultive et ensuite on le récolte. La sensibilisation, c'est pareil. Au début, les gens ne comprennent pas pourquoi une personne vient leur parler de ça. Les gens sont réticents, puis, petit à petit ils et elles commencent à comprendre. Il faut poursuivre pour que le mile grandisse. On commence à voir des changements. Il faut aller dans les villages où on n'a pas encore semé.* »

RECOMMANDATION DE LECTURE PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

Auteure : CREMIEU-SOPPELSA, Elizabeth

Titre : *Géopolitique de la condition féminine*

Édition : PUF, 2014

Description : État des lieux de la condition des femmes dans le monde, concernant le mariage et la famille, les droits politiques, la contraception et l'avortement, la santé, l'éducation, le travail, les violences. Même si des progrès ont eu lieu au cours du XXe siècle, ils restent très inégaux selon les régions, et toujours fragiles. Cet ouvrage s'adresse à celles et ceux qui veulent connaître les origines des inégalités entre les femmes et les hommes et les enjeux de pouvoir qui en découlent à l'ère de la mondialisation.





© Gila Love story à l'iranienne Delcourt, 2016

Gila

Née en Iran en 1989

Dénonce les restrictions de libertés en Iran

Gila et Mila sont ensemble depuis 8 ans quand le couple raconte son histoire à deux journalistes qui sont en Iran pour enquêter sur les relations amoureuses de la jeunesse du pays.

Le couple explique les multiples difficultés auxquelles leur amour a dû faire face, en particulier à cause de la surveillance de la mère de Gila qui est très conservatrice et traditionnelle : avoir un petit ami est interdit. La mère de Gila aimerait que sa fille ait un mariage traditionnel, c'est-à-dire que les parents d'un jeune homme viennent demander la main de sa fille pour leur fils, autrement dit un mariage d'affaire, arrangé, forcé, sans amour.

Heureusement, le père de Gila est juriste. Il défend les libertés individuelles. Quand elle lui a dit qu'elle était amoureuse, il lui a répondu : « *c'est ton droit le plus strict* ». Il a ensuite organisé une « mascarade » pour tromper la mère et lui faire croire que Mila était un prétendant que Gila ne connaissait pas. Le père les a autorisés à sortir ensemble, mais la mère n'est toujours pas satisfaite, notamment en raison de la situation financière de Mila.

Gila n'ose plus sortir à des fêtes depuis une terrible expérience. Elle était chez des ami-e-s quand la police a débarqué. Ils ont frappé les garçons qui ont pu ensuite s'en sortir en payant des pots-de-vin. Par contre, ils ont emmené toutes les filles, y compris Gila, au commissariat et celles qui avaient bu de l'alcool ont subi un test de virginité. Certaines filles sont passées 3 fois au tribunal et Gila ne les a plus jamais revues.

Gila dénonce aussi l'instrumentalisation de la religion que le régime a mis en place : « Au nom de la religion, ils mentent, ils manipulent, ils prétendent que c'est la voix de l'Islam ». Elle ne va pas à la mosquée et n'est pas croyante. Elle pense qu'elle l'aurait peut-être été si elle n'était pas née en Iran et qu'elle avait connu « le vrai Islam ».

Au moment de l'entretien avec les journalistes en 2015, les deux jeunes gens sont fiancé-e-s et se marieront bientôt. Gila doit être vierge au mariage ; la belle-famille peut même demander un test de virginité. La jeune femme avoue que le couple a des « rapports pas complets », cela signifie des rapports oraux ou anaux.

Elle rêve d'un changement de régime. Elle ne veut pas élever ses enfants sous un tel gouvernement. Pour la jeune femme, témoigner devant ces journalistes, c'est déjà protester !

RECOMMANDATION DE LECTURE PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

Auteur-e-s : DELOUPY. DEUXARD, Jane

Titre : *Love story à l'iranienne*

Édition : Delcourt, 2016, BD

Description : Sous le pseudonyme de « Jane Deuxard », deux journalistes suisses, une femme et un homme, nous offrent une immersion dans l'Iran actuel, où la soif de modernité et de liberté ne s'exprime plus que dans la clandestinité.

Les auteur-e-s ont obtenu la confiance et le témoignage de nombreuses et nombreux jeunes gens, des plus poignants aux plus décalés. Le régime traque les relations femmes-hommes illégales, tout contact entre non-membres du même sang peut conduire à une arrestation musclée, un test de virginité, une bastonnade ou un mariage forcé si l'hymen est rompu. Comment s'aimer sous l'œil de « Big Brother » ?





© Les vierges jurées d'Albanie : ces femmes devenues hommes Édition : Non lieu, 2016

Shkurtan

Née en 1932 en Albanie

Vierge jurée

Dans son village de Tropoja, au nord de l'Albanie, la naissance en 1932 de Shkurtan et de sa jumelle, après la mort de trois frères, est vécue comme une catastrophe.

Sa sœur est prénommée Sose, littéralement « *ça suffit* », explique Shkurtan Hasanpapaj, qui évoque son enfance sans école, à garder le troupeau : « *Je voulais sortir, j'ai toujours refusé de rester dans les pièces réservées aux femmes, j'ai décidé d'être avec les hommes* ». À 16 ans, pour refuser la proposition de mariage d'un garçon du village, le serment de « vierge jurée » est sa seule issue.

Dans les montagnes du nord de l'Albanie, les « *virgjinesha* » étaient parfois « désignées volontaires » dans des familles dépourvues de descendance mâle, ou trouvaient de cette manière un moyen d'échapper à un mariage arrangé sans déshonorer leur famille. Elles faisaient alors le serment de ne pas se marier et de ne jamais avoir de relations sexuelles.

En échange, leur était offert de mener une vie d'homme : travailler, sortir avec des hommes, se faire photographier avec eux, fumer, enchaîner le « *raki* » (du nom de l'eau-de-vie locale) dans les bars, porter le pantalon, sortir sans couvrir de honte l'entourage, participer aux décisions familiales... Elles n'étaient néanmoins pas reconnues en tant qu'hommes sur leur état civil. Aujourd'hui, Shkurtan finit d'ailleurs sa vie dans le quartier des femmes d'un hospice de Shkodra, au nord de l'Albanie.

Sous le règne du dictateur Enver Hoxha, Shkurtan était responsable de la cellule locale du Parti communiste et commandait « une brigade d'une cinquantaine de paysans ». Sans problèmes d'autorité : « *J'étais dur* ».

Chacune de ces « vierges jurées » « *a plus ou moins eu son mot à dire mais était probablement influencée par sa situation sociale* », souligne Antonia Young. Toutes étaient « *en accord avec les valeurs traditionnelles* ». Leur décision a été prise « *au nom de la communauté* », « *du point de vue de leur famille, non de leur propre choix* », explique la chercheuse.

Aujourd'hui, cette tradition s'éteint. Si des jeunes femmes font ou feront peut-être encore ce serment, la signification sera différente, prédit Antonia Young : elles seront vraisemblablement attirées par « *une vie plus libre* », mais ce sera un choix personnel, « *pas pour le bénéfice de la famille ou de la communauté* ».

RECOMMANDATION DE LECTURE PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

AAuteur : YOUNG, Antonia

Titre : *Les vierges jurées d'Albanie : ces femmes devenues hommes*

Édition : Non lieu, 2016

Description : Qui sont les Vierges jurées, ces femmes qui, socialement, deviennent des hommes ? Connue dans tous les Balkans, cette tradition est toujours vivace dans les hautes terres du nord de l'Albanie. Vêtues en hommes, tenues en haute estime, ces femmes ont accès aux prérogatives masculines : elles fument, elles boivent de l'alcool, elles mènent les troupeaux, portent le fusil et négocient les conflits familiaux. En contrepartie, elles sont soumises à l'obligation de chasteté.





© Government Press Office (GPO)

Simone de Beauvoir

Née en 1908 et décédée en 1986 en France

Philosophe, écrivaine et théoricienne du féminisme

Simone de Beauvoir est née à Paris dans une famille aisée et reçoit une éducation bourgeoise, stricte et catholique.

À l'âge de quatorze ans, elle devient athée, marquant ainsi son émancipation d'avec sa famille, et décide de devenir écrivaine. Elle étudie les mathématiques, les lettres et la philosophie à l'université. À la faculté des lettres de l'université de Paris, elle rencontre Jean-Paul Sartre avec qui elle noue une relation légendaire, « un amour nécessaire » que seule la mort séparera. En 1929, elle est reçue deuxième au concours d'agrégation de philosophie, juste derrière Jean-Paul Sartre.

Bisexuelle, Simone de Beauvoir entretient des relations avec certaines de ses élèves, « amours contingentes » que son « pacte » avec Jean-Paul Sartre lui permet de connaître.

Peu satisfaite par son métier d'enseignante, elle l'abandonne en 1943 pour s'orienter vers une carrière littéraire. Avec Sartre et d'autres hommes intellectuels de gauche, elle fonde en 1945 la revue « *Les temps modernes* » dont le but est de faire connaître l'existentialisme à travers la littérature contemporaine. Grâce à ses romans et essais où elle traite de son engagement pour le communisme, l'athéisme et l'existentialisme, elle obtient son indépendance financière et se consacre alors entièrement à l'écriture.

Simone de Beauvoir connaît la notoriété en publiant en 1949 *Le Deuxième Sexe*, un essai philosophique et féministe, qui devient la référence du féminisme moderne et la révèle comme une grande théoricienne du mouvement de libération des femmes. Elle s'indigne de voir les femmes traitées comme des objets érotiques et décrit une société où les femmes sont maintenues dans un état d'infériorité. Elle prône « *l'égalité dans la différence* » et l'émancipation des femmes.

Simone de Beauvoir joue aussi un rôle important dans les luttes pour la reconnaissance des tortures infligées aux femmes lors de la Guerre d'Algérie et pour le droit à l'avortement.

Elle partage la même tombe que Jean-Paul Sartre au cimetière Montparnasse à Paris.

PRIX REÇUS

Prix Goncourt en 1954 avec *Les Mandarins*

PUBLICATIONS

L'Invitée (roman, 1943)
Pyrrhus et Cinéas (essai, 1944)
Le Sang des autres (roman, 1945)
Les Bouches inutiles (théâtre, 1945)
Pour une morale de l'ambiguïté (essai, 1947)
Le Deuxième Sexe (essai, 1949)
Les Mandarins (roman, 1954)
Privilèges (essai, 1955)
La Longue Marche (essai, 1957)
Mémoires d'une jeune fille rangée (autobiographie, 1958)
La Force de l'âge (autobiographie, 1960)
La Force des choses (autobiographie, 1963)
Une mort très douce (autobiographie, 1964)
La Femme rompue (roman, 1967)
Tout compte fait (autobiographie, 1972)

RECOMMANDATION DE LECTURE PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

Auteur-e-s: HUSSON, Anne-Charlotte. MATHIEU, Thomas
 Titre : *Le féminisme : en 7 slogans et citations*
 Édition : Le Lombard, 2016, BD

Description : Malgré des avancées significatives durant le 20e siècle, le combat féministe reste tou-jours d'actualité. D'Olympe de Gouges à Angela Davis en passant par Simone de Beauvoir ou Benoîte Groult, cette bande dessinée retrace, à travers des événements et des slogans marquants, les grandes étapes de ce mouvement et en explicite des concepts-clés comme le genre et les violences faites aux femmes.





© Amnesty International

María Teresa Rivera

Née en 1983 au Salvador

Lutte pour la dépénalisation de l'avortement

María Teresa Rivera a été incarcérée en 2011 et condamnée à 40 ans de prison pour « homicide avec circonstances aggravantes », après avoir fait une fausse couche.

María Teresa Rivera fait partie d'un groupe de 17 femmes salvadoriennes, issues des couches défavorisées de la société, qui ont été injustement condamnées et emprisonnées après un procès non-équitable. Ces femmes, dans leur lutte pour leur libération et pour la décriminalisation de l'avortement, sont soutenues par l'association *Agrupación ciudadana* et par Amnesty International.

María Teresa a été arrêtée dans un hôpital ; sa belle-mère l'avait retrouvée évanouie dans sa salle de bain, saignant abondamment. Le personnel hospitalier l'a signalée à la police et l'a accusée d'avoir avorté. Durant le procès, l'un des chefs de María Teresa a témoigné contre elle, affirmant qu'elle savait qu'elle était enceinte en janvier 2011. Or, cela aurait voulu dire qu'elle était enceinte de 11 mois au moment de sa fausse couche ! Ce témoignage a pourtant été retenu à titre de preuve contre María Teresa.

Depuis une modification du Code pénal en 1998, l'avortement au Salvador est illégal en toutes circonstances – même lorsque la grossesse résulte d'un viol ou d'un inceste, ou lorsque la vie de la femme est en danger. Lorsqu'un pays criminalise l'avortement (avec ou sans exceptions très spécifiques, telle que le danger pour la vie de la mère), le nombre d'avortements ne diminue pas pour autant. Par contre, les femmes risquent leur vie en utilisant des moyens clandestins et souvent dangereux pour avorter. Ce risque est particulièrement élevé pour les femmes ayant de faibles moyens économiques. Par ailleurs, comme il n'est pas toujours possible de distinguer un avortement d'une fausse couche, des femmes sont parfois accusées à tort d'avoir avorté et poursuivies, comme María Teresa.

María Teresa a été libérée le 20 mai 2016, un juge ayant statué que les éléments de preuve n'étaient pas suffisants pour prouver les charges retenues contre elle. Cette décision judiciaire de libérer María Teresa Rivera, qui aura au final quand même passé quatre années en prison, est une grande victoire pour les droits humains a déclaré la directrice du programme Amériques d'Amnesty.

L'avortement est reconnu par les Nations Unies comme un droit humain depuis le 25 janvier 2016. Pourtant, 68 pays interdisant encore totalement l'interruption volontaire de grossesse. L'Organisation Mondiale de la Santé estime à environ 22 millions le nombre des avortements à risque pratiqués dans le monde chaque année, pour la plupart dans les pays en développement. En 2008, le nombre des décès dus à des avortements pratiqués dans de mauvaises conditions était estimé à 47 000. L'Afrique paie un tribut disproportionné, avec près des deux tiers de l'ensemble des décès liés aux avortements.

En Europe ou aux Etats-Unis, les acquis en matière de droit à l'avortement sont fragiles, et les tentatives de retours en arrière fréquentes.

RECOMMANDATION DE FILM PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

Auteur: MUNGIU, Cristian

Titre : *4 mois, 3 semaines & 2 jours*

Édition : Imagine, cop. 2008, DVD

Description : 1987, Roumanie, quelques années avant la chute du communisme. Otilia et Gabita partagent une chambre dans la cité universitaire d'une petite ville. Gabita est enceinte et l'avortement est un crime. Les deux jeunes femmes font donc appel à un certain M. Bébé pour résoudre le problème. Mais elles n'étaient pas préparées à une telle épreuve. Palme d'or, Festival de Cannes, 2007.





© Amnesty International - Marche contre les violences sexuelles en soutien à Amina en Islande

Amina al-Filali

Née au Maroc en 1996

Symbole de la lutte pour des réformes législatives qui protègent mieux les personnes contre les violences sexuelles

En mars 2012, Amina Filali, une jeune marocaine de 16 ans, se suicide après avoir été forcée à épouser l'homme qu'elle accusait de l'avoir violée.

L'article 475 du Code pénal marocain permettait alors à un auteur de viol d'épouser sa victime mineure pour échapper aux poursuites judiciaires. La mort d'Amina révèle la cruauté de cette disposition légale et suscite une vive émotion au Maroc et dans toute la région.

Certains pays du Maghreb (Algérie, Maroc/Sahara occidental, Tunisie) ne reconnaissent pas le viol mari-tal comme infraction à part entière. De plus, ils criminalisent les relations sexuelles hors mariage entre adultes consentant-e-s et les relations sexuelles entre personnes du même sexe. Ces dispositions retiennent les personnes ayant subi des violences sexuelles dans ces contextes-là de porter plainte, car elles risquent elles-mêmes d'être poursuivies en justice pour indécence. Au Maroc, un auteur de viol voit par ailleurs sa peine diminuer si sa victime n'était pas vierge.

En décembre 2014, Amnesty International remet aux autorités tunisiennes, marocaines et algériennes une pétition signée par 198 128 membres et militant-e-s pour demander que les femmes et les jeunes filles ayant subi des violences sexuelles soient mieux protégées. En Suisse, cette pétition lancée au mois de mai 2014 et intitulée « Punir les viols, protéger les victimes » réunit plus de 7'000 signatures.

Le 22 janvier 2014, le Parlement marocain vote à l'unanimité l'abrogation de l'article 475 du Code pénal.

Le parlement algérien adopte en septembre 2015 une loi criminalisant les violences conjugales lors d'un vote vivement critiqué par les conservateurs, car jugé contraire aux enseignements de l'Islam. La loi protège également les intérêts financiers des femmes mariées et introduit le concept de harcèlement.

Le directeur adjoint du programme Moyen-Orient et Afrique du Nord d'Amnesty International, Saïd Boumedouha, déclare à propos de la Tunisie: « Dans le monde arabe, la Tunisie a montré la voie à suivre pour briser les tabous et promouvoir les droits des femmes. Or, malgré des réformes positives adoptées au fil des ans, dans la Tunisie actuelle, ceux qui violent et qui kidnappent des adolescentes peuvent toujours échapper aux poursuites s'ils se marient avec leur victime. Les femmes qui signalent un viol conjugal ou des violences familiales sont poussées à retirer leur plainte pour des questions de honte. Les gays et les lesbiennes qui signalent des violences risquent d'être eux-mêmes poursuivis en justice plutôt que leurs agresseurs. De plus, dans certains cas, les auteurs des agressions sont des policiers. »

RECOMMANDATION DE LECTURE PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

Auteurs: Bast. et Ferenc

Titre : *Doigts d'honneur : révolution en Égypte et droits des femmes*

Édition : La boîte à bulles, 2016, BD

Description : En 2013, Layla, jeune étudiante égyptienne, manifeste sur la place Tahrir. Elle va y subir de violentes agressions sexuelles, comme beaucoup d'autres femmes. Dans cette bande dessinée reportage, les auteurs nous révèlent une facette sombre du printemps arabe égyptien, les terribles violations des droits des femmes, vouées au mépris, au harcèlement sexuel, à la violence et aux viols. Les femmes sont les grandes perdantes d'une révolution qu'on aurait voulu exemplaire...





© AnitaAD - 1ère marche #NiUnamenos à Buenos Aires, juin 2015

Lucia Pérez

Née en Argentine en 2000

Symbole de la lutte contre les violences faites aux femmes

Lucia, Argentine, 16 ans, droguée, violée et torturée. Joseline, Mexicaine, 22 ans, retrouvée étranglée et couverte de bleus. Florencia, Chilienne, 10 ans, asphyxiée par son beau-père. Ces récentes victimes de meurtres sauvages ont fait sortir dans la rue des milliers de femmes en Amérique latine, une région qui se réveille face aux crimes machistes.

L'appel à manifester a été lancé le 19 octobre 2016 en Argentine. Il a été suivi au Chili, en Uruguay, en Bolivie et au Mexique notamment, scandalisés par leurs propres drames.

La région offre en effet un sombre panorama : sur les 25 pays au monde enregistrant le plus de meurtres machistes, la moitié sont latino-américains, explique Mme Puri directrice exécutive adjointe d'ONU Femmes.

« C'est terriblement dangereux d'être une femme en Amérique latine », se désole Adriana Estevez, chercheuse à l'Université nationale autonome de Mexico.

Elle rappelle qu'au Mexique, « la mobilisation contre les meurtres de femmes dure depuis au moins 20 ans, à cause des femmes assassinées à Ciudad Juarez », mais est longtemps restée cantonnée aux proches des victimes.

Désormais dans la région, « il y a un réveil » : en Argentine, depuis l'an dernier, une campagne a été créée avec le mot-clé #NiUnaMenos (Pas une de moins). Au Mexique, le printemps violet (#Primaveravioleta) a éclos sur Twitter ou Facebook. Les Brésiliennes ont témoigné avec la campagne #Meuprimeiroassedio (mon premier harcèlement).

Sur les réseaux sociaux, beaucoup de femmes qui n'avaient jamais osé parler de leurs expériences de harcèlement ou de violence ont publié des témoignages, ce qui a permis de faire prendre conscience qu'une majorité des femmes en Amérique Latine sont concernées par ces violences.

Le 25 novembre c'est la Journée internationale pour l'élimination de la violence à l'égard des femmes.

RECOMMANDATION DE LECTURE PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

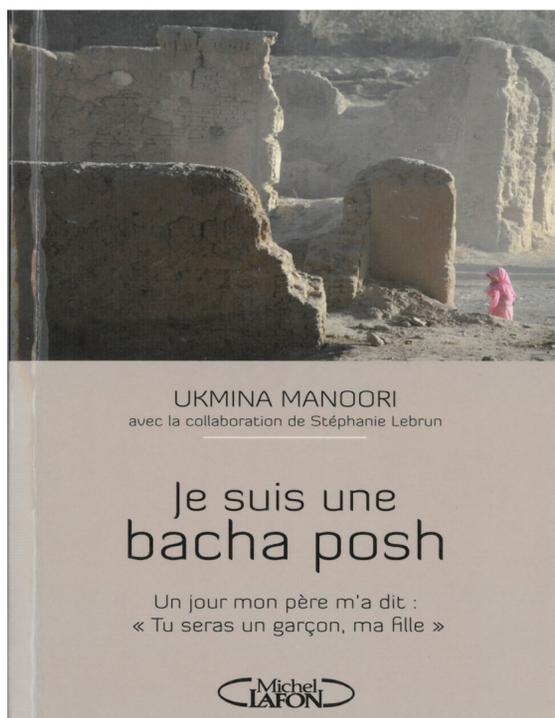
Auteur: ADAM, Peggy

Titre : *Luchadoras*

Édition : Atrabile, 2006, BD

Description : Depuis 1993, près de trois cents femmes ont été retrouvées mortes dans la région de Ciudad Juarez, au Mexique, victimes de tueurs mystérieux, de gangs ou encore de leurs pères, frères ou maris. Ciudad Juarez est ainsi devenu le triste symbole de la maltraitance des femmes dans le monde. C'est dans ce cadre que Jean, touriste français, rencontre Alma, serveuse dans un bar et victime du machisme ambiant.





© Michel Lafon éd.

Ukmeena Manoori

Née en Afghanistan en 1963

Bacha posh, lutte pour les droits des femmes

On les appelle les bacha posh, littéralement des filles « habillées en garçon ». En Afghanistan, elles sont des milliers. Ce statut est le choix de leurs parents : une vieille tradition afghane les autorise à travestir une de leurs filles en garçon. Cheveux courts et pantalon, on lui offre la possibilité d'un avenir meilleur à durée déterminée.

Ce nouveau « garçon » peut dès lors entreprendre des études, jouer au foot, travailler, prendre la parole lors de discussions entre hommes, être exonéré des tâches ménagères, accompagner sa mère et ses sœurs en public. La Bacha Posh dispose donc de liberté et d'autorité. Elle sauve la famille du déshonneur de n'avoir pas eu de fils.

Cette pratique, condamnée par les mollahs, est tolérée jusqu'à la puberté. Mais dès l'arrivée de leurs premières règles, les Bacha Posh doivent alors rentrer dans le rang et redevenir des « femmes à part entière », avec l'obligation de se marier à un homme, qui leur est imposé. La transformation est compliquée et leur semble souvent régressive.

Mais dans certains cas, une fois pubères, elles gardent le costume masculin et bravent les interdits. Elles sortent seules, vont à l'école, travaillent à leur gré, jouent au football et défendent leur liberté. Ukmeena est de celles-là. À la puberté, elle a refusé de rentrer dans le rang et s'est ouvert ainsi les portes d'un destin extraordinaire.

Durant la guerre froide, Ukmeena était adolescente et s'est battue contre les Soviétiques. Lors du Jihad, elle a aidé les moudjahidines. Quelques décennies plus tard, alors qu'elle atteint la cinquantaine, elle est élue au conseil de province et parvient à se faire respecter par les hommes de sa communauté. Elle se bat aujourd'hui pour les droits des femmes. Faisant fi des religieux, de leur « loi naturelle », elle est libre et autonome.

RECOMMANDATION DE LECTURE PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

Auteurs : MANOORI, Ukmina. LEBRUN, Stéphanie
Titre : *Je suis une bacha posh*
Édition : Lafon, 2013

Description : En Afghanistan, certaines petites filles jouent le rôle d'un fils pour sauver l'honneur des familles sans garçon, elles sont appelées les bacha posh. À l'adolescence elles doivent retrouver leur identité féminine et se préparer au mariage. Ukmina a refusé de rentrer dans le rang et s'est ouverte les portes d'un autre destin. Après avoir traversé la guerre contre les Soviétiques et le régime des talibans, elle cherche à convaincre les femmes de faire valoir leurs droits. Quelques années plus tard elle siège au Conseil de la province de Khost.



© Tab59 Düsseldorf - Caster au JO de Londres en 2012

Caster Semenya

Née en Afrique du Sud en 1991

Intersexe

Sur les réseaux sociaux, les supporters sud-africain-e-s explosent de joie : leur athlète nationale, la coureuse Caster Semenya est sacrée championne olympique 2016 du 800 mètres en 1 minute et 55 secondes. « *Caster est une reine, c'est notre championne. Arrêtez d'être irrespectueux* », peut-on lire sur Twitter. Cette même année, elle se marie avec l'ancienne athlète Violet Raseboya.

Pourtant, l'athlète sud-africaine revient de loin. En 2009, sa victoire en finale des Championnats du monde de Berlin fait polémique. Son chronomètre de 1'55''45, avec une vingtaine de mètres d'avance sur les suivantes - ainsi que son apparence masculine - déclenche une tempête médiatique. Le jour même, elle est entendue, puis testée par la Fédération internationale (IAAF). Son taux de testostérone est estimé près de trois fois supérieur à la moyenne féminine. Un cas d'hyperandrogénie. En quelques heures, elle devient une curiosité, un phénomène de foire et elle est interdite de compétition pendant près d'un an. « *Je n'ai jamais pu fêter ma victoire* », souligne-t-elle.

Durant onze mois, l'IAAF va enquêter, et le « cas » Caster Semenya va faire la Une des médias. Il faut imaginer la violence que peut représenter pour une jeune fille de 19 ans l'analyse minutieuse, et au grand jour, de ses détails anatomiques avec en titre cette question: «Est-elle une femme?». « *Si ce n'était pour ma famille, j'aurais voulu mourir. Je me sentais bafouée et humiliée* », admet-elle.

En 2010, l'IAAF l'autorise à courir à nouveau mais l'oblige à se soumettre à un traitement hormonal pour faire baisser son taux de testostérone. Du dopage à l'envers ! Elle voit ses performances reculer progressivement, même si elle obtient l'argent aux Mondiaux 2011 et aux JO 2012. En 2014, en revanche, elle ne passe plus sous les 2 minutes, et dans le milieu, les gens pensent que c'est dû à la baisse de son taux de testostérone. Caster, humiliée, a toujours démenti, expliquant ses problèmes par une blessure au genou.

En juillet 2015, le Tribunal arbitral du sport (TAS) casse le règlement de l'IAAF qui oblige les athlètes intersexes à faire baisser artificiellement leur taux de testostérone pour entrer dans des valeurs dites «féminines». Caster arrête son traitement. Ses performances remontent en flèche.

Avec Caster Semenya, la participation des athlètes intersexes aux compétitions sportives féminines – et donc de leur équité – a une nouvelle fois été discutée de manière violente et autoritaire. Exposer l'intimité d'une personne de la sorte, remettre en question publiquement son identité de genre et la forcer à prendre un traitement hormonal sont des violations fondamentales des droits humains. Caster n'est pas la première à qui cela est arrivé. D'autres sportives avant elle ont été maltraitées et surexposées par le passé. Mais, cette fois, Le TAS a exprimé clairement son avis: «Le sexe des êtres humains ne peut pas être défini de façon binaire» et c'est aux standards internationaux de s'adapter, pas aux athlètes. Et ça, c'est assurément la plus belle victoire de Caster Semenya.

Source : <http://www.rfi.fr/afrique/20160821-jo-2016-afrique-sud-caster-semenya-medaille-or-800-metres>
<http://www.tdg.ch/je2016/international%20L-identite-sexuelle-de-Caster-Semenya-sur-le-tapis-/story/27711294>
http://www.lemonde.fr/afrique/article/2016/06/23/athletisme-caster-semenya-une-championne-qui-s-assume_4956383_3212.html
<https://www.letemps.ch/sport/2016/08/18/caster-semenya-epaules-solides-aux-jeux-rio>

RECOMMANDATION DE LECTURE PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

Auteure: BOURCIER, Marie-Hélène

Titre : *Queer zones*

Édition : Balland, 2001

Description : Convoquant entre autres Foucault, Butler et De Lauretis, et le post-féminisme pro-sexe, ce livre pionnier proposait à sa sortie une réflexion inédite sur les identités gays, lesbienne et hétéro-sexuelles modernes. Véritable boîte à outils pour toute personne en quête de cultures et de politiques sexuelles qui ne soient pas (homo ou hétéro)normatives, cet ouvrage de référence a permis l'ouverture d'un espace théorique et politique queer en France.





© ZEROUALA, Faïza

Nadia*

Née en France en 1993

Défend sa liberté religieuse

La famille de Nadia est musulmane mais peu pratiquante. La mère ne porte pas le voile. Le père considère que si une femme veut travailler, elle doit demander l'autorisation de son mari. Nadia, qui est féministe, trouve cela absurde, d'autant plus qu'à la maison, cela ne se passe pas comme cela.

Quand elle obtient son baccalauréat, elle exprime le vœu de se voiler. Sa mère craint que cela lui porte préjudice à la faculté et se montre très réticente à cette idée.

Nadia dit porter son voile pour elle et pour Dieu, pas pour les autres. Elle aime s'habiller mais reste sobre. Elle ne veut pas gommer sa féminité. Elle pense que « *rester femme et porter le voile n'est pas contradictoire* » et qu'il n'existe pas qu'une seule version du féminisme. Avec son voile, elle veut dire aux hommes d'oublier sa partie féminine et de la voir comme leur égale.

L'étudiante en biologie est en décalage avec la jeunesse d'aujourd'hui : elle ne fait pas la bise, ne sort pas en discothèque, ne boit pas et ne fume pas. Quand ses ami·e·s lui posent des questions sur son voile ou sur le porc, elle explique sa vision de l'islam ; elle veut déconstruire les préjugés et combattre les idées reçues.

Ce n'est pas facile de trouver un petit boulot d'étudiant·e quand on porte le voile. Nadia adore la culture et serait ravie de travailler dans un musée, mais on ne l'engage pas à cause de son voile. Elle a finalement réussi à se faire embaucher comme baby-sitter dans une famille.

En 2013, la jeune femme prend peur quand elle apprend que le gouvernement français discute d'interdire le voile à l'université.
« *J'ai suivi minute par minute tous les développements de l'affaire. J'avais l'impression qu'on m'arrachait mon voile, qu'on voulait m'empêcher d'être musulmane de force. Pour moi, ce serait une loi liberticide.* »

Nadia voit son futur ailleurs qu'en France, dans un pays où elle pourra être musulmane sans avoir peur de se faire insulter ou agresser dans la rue et où les opportunités de carrière ne dépendront pas d'un voile.

* nom fictif

RECOMMANDATION DE LECTURE PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

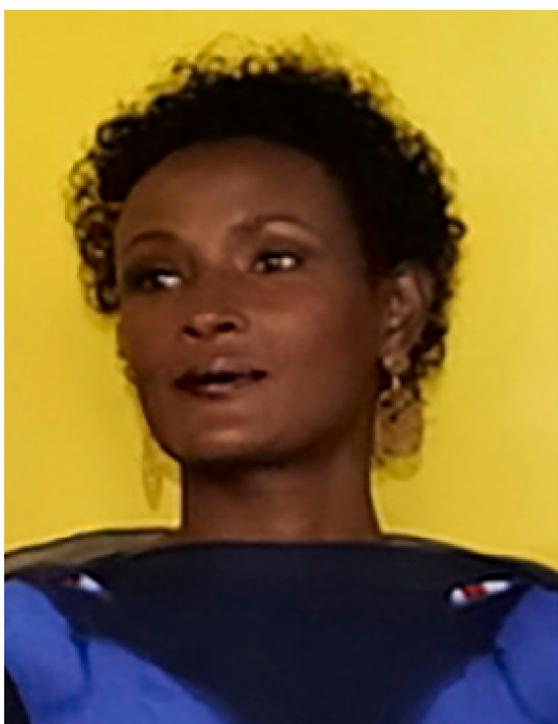
Auteur: ZEROUALA, Faïza

Titre : *Des voix derrière le voile*

Édition : Premier parallèle, 2015

Description : Des femmes voilées, on ne cesse de parler sans jamais les entendre. La journaliste Faïza Zerouala est partie à leur rencontre, à travers la France, pour tenter de comprendre quelle part d'elles-mêmes recouvre ce morceau de tissu. Entre Fatiha, intégralement voilée, Asma, la reine de la beauté 2.0, ou Djamilia, la professeure de français qui ruse avec l'Éducation nationale, il y a un monde. Et pourtant, toutes ont choisi ce qu'elles considèrent comme une prescription de l'islam, au risque de la mise à l'écart. À travers dix témoignages, l'auteure brosse le portrait surprenant de ces femmes qui se débattent avec des combats plus grands qu'elles.





© Amonet from Wikimedia Commons - Waris Dirie

Waris Dirie

Née en Somalie en 1965

Mannequin et écrivaine. Elle lutte contre l'excision

Waris Dirie est née en 1965 dans une famille de nomades de la région de Gallaciao dans le désert somalien près de la frontière éthiopienne.

À l'âge de 5 ans, elle est excisée. Cette pratique touche les femmes à travers le monde, tant dans des sociétés musulmanes que chrétiennes. Selon l'Organisation mondiale de la santé, on estime que plus de 200 millions de jeunes filles et de femmes ont été victimes de mutilations sexuelles pratiquées dans 30 pays d'Afrique, du Moyen Orient et d'Asie, dans lesquels ces pratiques sont concentrées. Elles sont pratiquées le plus souvent sur des jeunes filles entre l'enfance et l'âge de 15 ans.

À l'âge de 13 ans, Waris Dirie échappe à un mariage forcé avec un homme plus âgé que son propre père. Après une fuite difficile, elle rejoint Mogadiscio puis Londres où elle travaille pendant 4 ans comme domestique, puis chez McDonalds.

Le célèbre photographe Terence Donovan découvre un jour Waris, alors âgée de 18 ans, et décide de prendre des photos d'elle pour le calendrier de Pirelli 1987. Waris commence une carrière de mannequin et devient une célébrité internationale.

Elle déménage ensuite à New York où elle devient l'une des plus grandes top-modèles. C'est la première top-modèle africaine à gagner un contrat exclusif avec *Revlon Cosmétiques* et elle fait la couverture des plus grands magazines. Elle joue le rôle d'une James Bond Girl aux côtés de Timothy Dalton dans le film «*Tuer n'est pas jouer*».

Au milieu des années 1990, au cours d'une interview avec des journalistes de la *NBC* et de *Marie Claire US*, Waris décide pour la première fois de parler des mutilations génitales et de raconter sa propre histoire. Son témoignage provoque de nombreuses réactions dans le monde entier. Le Secrétaire général de l'ONU, Kofi Annan, nomme alors Waris Dirie «ambassadrice de bonne volonté» dans la lutte contre les mutilations génitales féminines (MGF).

En 2002 Waris Dirie fonde sa propre fondation pour poursuivre sa lutte contre les MGF. Son siège est à Vienne, en Autriche. Les activités prioritaires de la «*Desert Flower Foundation*» sont l'éducation, la prévention, les soins et l'aide aux victimes. Cette fondation fonctionne uniquement grâce à des dons privés.

PRIX REÇUS

Prix d'Afrique du gouvernement allemand en 1999
 Corinne Award de l'association cadre de la librairie allemande pour le meilleur essai en 2002
 Prix du Monde des Femmes par le président Michail Gorbatchev en 2004
 Prix d'Evêché Oscar Romero, en 2005
 Nommée Chevalier de la légion d'honneur, en 2007 par Nicolas Sarkozy
 Femme du Monde » du magazine Glamour en 2000
 Première femme nommée pour le Prix de la Génération par l'Association mondiale démographique
 Première femme nommée pour la Médaille de Martin Buber, par la fondation Martin Buber

PUBLICATIONS

Fleur du Désert, autobiographie
L'aube du désert

RECOMMANDATION DE LECTURE PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE «*Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde*» :

Auteur : BOUSSUGE, Agnès
 Titre : *Le pacte d'Awa : pour en finir avec les mutilations sexuelles*
 Édition : Syros, 2006
 Description : Sophie, Malienne, raconte son excision, à l'âge de 8 ans. Elle raconte aussi comment, adolescente, elle fonde avec ses amies un groupe clandestin et conclut avec elles un pacte secret, celui de ne jamais faire exciser leurs filles. Sekou est un père de famille de 45 ans. Sa fille aînée est morte dans ses bras des suites de son excision, à l'âge de sept mois. Pour s'être dressé contre la coutume dans son pays, il a subi des pressions et a dû choisir l'exil. Quatre témoignages et un dossier complet, pour comprendre, sans porter de jugement moral, en quoi consiste l'excision.





© Zencirci, Cagla Noor

Almas Bobby

Née dans les années 1960 au Pakistan

Lutte pour les droits des personnes trans*

Au nombre de plus d'un demi-million au Pakistan, les Khusras connaissent une vie de parias.

Dans un pays de plus en plus intolérant et violent envers ses minorités, où l'homosexualité est illégale et le sexe hors mariage un tabou, être Khusra est une malédiction. Pour fuir la honte qu'elles attirent sur leur famille et la discrimination à l'école, la plupart rejoignent les villes dès l'adolescence et sont contraintes de se prostituer ou de mendier pour survivre. Recueillies par un gourou, parfois proxénète, elles gagnent un peu d'argent en dansant dans les mariages et lors des fêtes données pour la naissance d'un garçon : les prières de ces êtres considérés comme des « misérables » sont en effet censées attirer l'attention bienveillante d'Allah et porter bonheur.

Almas Bobby, 45 ans, représentante charismatique des Khusras du pays, qui se dit « hermaphrodite de naissance », s'est battue « pendant quinze ans » pour que sa communauté obtienne des droits civils et politiques.

En 2009, le puissant chef de la Cour suprême, Iftikhar Mohammad Chaudhry, ordonne finalement au gouvernement de considérer les Khusras comme un genre à part entière. En 2011, leurs droits, notamment en matière d'héritage, sont reconnus. Des mesures sont prises pour les protéger du harcèlement policier et leur attribuer des emplois décents, notamment dans la fonction publique. Enfin, en novembre 2011, la Cour suprême exige qu'elles soient inscrites comme électrices en tant que Khusras.

Almas Bobby constate avec joie un comportement plus respectueux de la part « de la police, de la justice et de la société civile ». En effet, le niveau des violences policières a diminué en raison des craintes des condamnations en justice. Elle dit avoir été « submergée d'émotion » en obtenant récemment sa carte d'identité.

Ainsi le Pakistan, l'un des rares pays au monde qui reconnaît un « troisième genre », prend une longueur d'avance sur ses voisins. Paradoxe d'une société qui bafoue par ailleurs régulièrement les droits les plus élémentaires des femmes.

Mais le changement social se fera « peu à peu », prévient-elle, car « notre société est illettrée et étroite d'esprit ». Un avocat, Aslam Khaki, qui s'est battu pour que les travesti-e-s et trans* pakistanais-e-s obtiennent ces droits, a ainsi été menacé par des groupes islamistes radicaux, accusé de « promouvoir la culture gay dans le pays ».

RECOMMANDATION DE FILM PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

Réalisateur : ZENCIRCI, Cagla

Titre : *Noor*

Arcadès, cop. 2015, DVD

Description : Noor veut être un homme. Il ne fait plus partie des Khusras, la communauté des trans-genres du Pakistan. Et il a définitivement tourné la page de l'histoire d'amour qu'il a eue avec l'un d'entre eux. Désormais, il a un travail d'homme dans un centre de décoration de camions, et il sait ce qu'il veut : trouver une femme qui l'acceptera tel qu'il est.





© Afnaan Ali Khan - Arunachalam Muruganantham en Californie

Arunachalam Muruganantham

Né en Inde en 1962

Inventeur d'une machine à fabriquer des serviettes hygiéniques propres et bon marché

Une enquête de 2011 citée par la BBC révèle que seules 12% des Indiennes utilisent des serviettes hygiéniques, pour des raisons de coût et de coutumes. Comme le rapporte la BBC, *«les femmes qui utilisent des linges sont souvent trop gênées pour les faire sécher au soleil, ce qui signifie qu'ils ne sont pas désinfectés. Environ 70% de toutes les maladies affectant l'appareil reproducteur en Inde sont causées par une mauvaise hygiène menstruelle également susceptible d'affecter la mortalité maternelle»*.

L'odyssée de Muruganantham pour inventer une serviette hygiénique abordable pour les Indiennes des zones rurales a duré dix ans. Cet homme s'est engagé pour que les femmes n'aient plus à utiliser des linges souillés, de la sciure, des feuilles d'arbre ou de la cendre. C'est un véritable progrès en termes de santé publique.

La quête de Muruganantham l'incite à faire des trous dans une vessie de porc, à la remplir de sang de chèvre et à essayer de marcher, de faire du vélo et de courir en la portant sous ses vêtements pour tester la capacité d'absorption de son premier prototype de serviette hygiénique.

Les habitant·e·s de son village le taxent de «pervers», et décrètent qu'il a été ensorcelé. Sa femme le quitte. Au début, ses garnitures, faites en coton, ne fonctionnent pas. Il arrive à entrer en contact avec des entreprises fabriquant des serviettes hygiéniques. Elles lui envoient un échantillon de leur matière première qui s'avère être de la cellulose, extraite d'écorce d'arbres.

Quatre ans et demi plus tard, il invente une machine qui fabrique des serviettes hygiéniques. Muruganantham remporte le prix national de l'innovation. Son épouse revient. Il construit 250 machines qu'il apporte dans des villages ruraux pauvres. En 2014, on en recense 1300. Les femmes inventent leurs propres marques et font fonctionner les machines pour leur usage personnel et pour la vente. Elles développent donc des activités génératrices de revenus.

Muruganantham projette de s'implanter dans d'autres pays, comme le Kenya, le Nigeria, les Philippines et le Bangladesh.

RECOMMANDATION DE LECTURE PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

Auteur : STROMQUIST, Liv

Titre : *L'origine du monde*

Édition : Rackham, 2016, BD

Description : Une bande dessinée consacrée au corps et à la sexualité féminine, critiquant les théories de toute une galerie de personnages masculins qui ont eu, au fil des siècles, des conséquences dévastatrices sur les femmes : pères de l'Eglise, psychologues, pédagogues, sexologues.





© Olivier Pacteau - Citoyenne d'honneur de la Ville de Paris, juin 2010

Shirin Ebadi

Née en Iran en 1947

Avocate et défenseuse des droits humains

Née dans une famille musulmane iranienne très moderne, ses parents étaient ouvert·e·s et tolérant·e·s à l'égard des autres. Shirin Ebadi apprend à respecter toutes les religions. Ses parents lui enseignent le féminisme en ne faisant aucune différence entre son frère et les trois filles de la famille. Il était fondamental que tout le monde fasse de bonnes études. Son père était juge, elle le devient elle-même et dit que sa fille le sera aussi.

Quand elle commence à étudier le droit, une femme ne pouvait pas être juge en Iran. Mais, dès que ce droit fut octroyé, elle fonce. Elle passe le concours pour entrer au palais et est reçue lauréate à 22 ans. Elle est la première femme à présider le tribunal de grande instance de Téhéran. Son père est très fier d'elle.

Aux premiers jours de l'avènement de la République islamique (1979), elle se voit destituée de ses fonctions. Elle sera témoin des conséquences de la mise en vigueur d'un nouveau code pénal islamique, constitué de lois anachroniques. De l'obligation pour les femmes de porter le voile à la censure touchant un grand nombre de livres, de la «disparition» inexplicable d'individus aux emprisonnements massifs, elle s'engage, malgré les menaces de mort, dans un combat aux multiples facettes contre le régime.

Shirin Ebadi a toujours eu la conviction que l'islam peut être compatible avec les notions d'égalité et de démocratie. *«Pour avoir une telle approche des choses, j'ai passé la majeure partie de ma vie d'adulte dans la peur; j'ai été menacée en Iran par ceux qui me considéraient comme apostat pour avoir suggéré que l'islam peut être une religion de progrès, dénoncée en dehors de mon pays par des critiques laïques de la République islamique, dont l'attitude n'est pas moins intransigeante».*

Son prix Nobel de la paix décerné en 2003 fut une merveilleuse surprise pour l'avocate iranienne, mais il s'est aussi vite révélé un cadeau empoisonné. Le régime des mollahs n'a eu de cesse depuis lors de la réduire au silence, sabordant sa carrière et son mariage, confisquant ses biens, emprisonnant ses proches. Elle n'a cédé en rien et continue inlassablement sa lutte pour les droits de la personne. En exil.

RECOMMANDATION DE LECTURE PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

Auteur : EBADI, Shirin

Titre : *Iranienne et libre : mon combat pour la justice*

Édition : Découverte, 2006

Description : Avocate et militante des droits humains, Shirin Ebadi incarne la résistance des femmes iraniennes. Au début des années 1970, elle est la première femme à être nommée juge en Iran, à l'âge de vingt-trois ans. Quelques mois après la révolution islamique de 1979, elle est contrainte de renoncer à ses fonctions. Aujourd'hui, elle se consacre surtout à la défense des femmes et des enfants qui subissent la violence de la culture patriarcale iranienne. À ce titre elle a reçu le prix Nobel de la paix en 2003, attribué pour la première fois à une femme musulmane.





© RD'Lucca - Caracas, Venezuela. Photo prise à New Dehli en 1994

Revathi

Née en Inde dans les années 1980

Hijra, activiste qui défend les droits des minorités sexuelles

À la naissance, Revathi s'appelait Doraisamy et avait été assignée garçon. À l'école, elle aimait jouer avec les filles. À la maison, elle revêtait les habits de sa sœur et sa famille en riait, en pensant que cela allait lui passer.

Le harcèlement commence à l'école, tant de la part des élèves que des enseignant-e-s. Revathi se met alors à sécher de plus en plus les cours. En grandissant, elle se sent de plus en plus femme. Elle a l'impression de se déguiser quand elle porte des habits d'homme. Elle se demande «*pourquoi Dieu a choisi de [lui] infliger cette torture ? Pourquoi ne pouvait-il pas [la] créer totalement homme ou totalement femme ?*»

À 15 ans, elle rencontre un groupe de jeunes gens qui, comme elle, s'habillent, s'interpellent et se comportent comme des femmes. On les appelle des *Hijras*. Elle apprend que, souvent, les *Hijras* vivent dans des maisons qui ressemblent à des communautés et sont sous la protection d'une espèce de gourou, dont elles deviennent les disciples ou chelas.

Persécutée, rejetée et battue par sa famille et son entourage, Revathi fuit pour vivre à Delhi dans une communauté de *Hijras*. Très vite, elle mendie dans les rues pour subsister. À 20 ans, elle s'installe à Mumbai et commence à se prostituer, une activité qui s'avère beaucoup moins glamour qu'elle l'imaginait. Elle part alors pour Bangalore, travailler dans un hammam. Dans cette ville, elle se rapproche d'une organisation de défense des droits des minorités sexuelles appelée *Sangama* et y est engagée comme assistante.

Elle commence alors à militer pour les droits des *Hijras* et donne des interviews aux journalistes. Au début, elle n'ose pas parler de la prostitution, car elle a honte, puis elle se rend compte que «*ce n'est pas de [sa] faute mais celle de la manière dont le monde [la] perçoit et refuse de [l]'accepter, la ma-nière dont cela [la] prive de [ses] droits et rend difficile de gagner [sa] vie à part en mendiant ou en [se] prostituant.*»

L'activisme a définitivement changé sa vie. Elle finit par rencontrer un homme qui accepte de l'épouser, même si le mariage ne dure que quelques mois...

Revathi est la première *Hijra* dont l'autobiographie a été traduite en anglais.

PUBLICATIONS

The Truth About Me: A Hijra Life Story by A. Revathi (2010) – *La vérité à propos de moi : L'histoire de la vie d'une Hijra*

RECOMMANDATION DE LECTURE PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

Auteure : JAFFREY, Zia

Titre : *Les derniers eunuques : en Inde avec les hijras*

Édition : Payot, 2001

Description : L'auteure nous parle de ces mystérieux personnages dont le nom signifie « ni homme ni femme ». La plupart sont d'authentiques eunuques qui, répartis dans toutes les grandes villes de l'Inde, se comptent encore par centaine de milliers. Ils occupent dans la société de castes une position ambiguë qui les fait tout à la fois craindre et mépriser. Elle a mené une longue enquête pour décrypter leurs origines complexes, leur langage obscur, leurs mœurs.





© Aspasia - UniGE 1980

Grisélidis Réal

Née en 1929 à Lausanne, Suisse

Prostituée et écrivaine. Lutte pour les droits des travailleurs et travailleuses du sexe

Elle se définit comme une courtisane. Trente ans de prostitution et une œuvre d'écrivaine. Grisélidis Réal a fait de la reconnaissance de la prostitution un combat et de sa vie une œuvre littéraire. Elle définit la prostitution comme « *un art, un humanisme et une science* ».

Née à Lausanne en 1929 dans une famille d'enseignant·e·s, Grisélidis Réal reçoit une éducation très rigide contre laquelle elle se révolte. Diplômée des Arts Décoratifs de Zürich en 1949, elle se marie à 20 ans. Divorcée six ans plus tard, elle part en Allemagne avec ses deux enfants et son nouveau compagnon. Sans argent et sans papier, elle décide de se prostituer dans un bordel clandestin de Munich. De cette vie en Allemagne, elle tire la substance de son premier livre, *Le Noir est une couleur*, paru en 1974.

Au cours des années 70, Grisélidis Réal devient une activiste de la « Révolution des prostituées » lancée à Paris. Elle défend la prostitution comme un choix. Dès 1977, elle poursuit son combat à Genève et reprend la prostitution qu'elle avait abandonnée sept ans auparavant.

En 1982, elle compte parmi les fondatrices de l'association de défense des personnes prostituées Aspasia.

Grisélidis Réal arrête de se prostituer en 1995, à l'âge de 66 ans, et poursuit son engagement pour la cause des prostituées. Dans son petit appartement des Pâquis, elle crée un Centre international de documentation sur la prostitution. Elle s'éteint le 31 mai 2005.

Le 9 mars 2009, son corps est transféré au Cimetière des Rois, « Panthéon genevois », non sans qu'une polémique n'ait divisé les mouvements féministes, les tenants de la respectabilité et les autorités de la Ville de Genève.

Dans le monde entier, les travailleurs et travailleuses du sexe font partie des populations les plus marginalisées. Stigmatisées, souvent dans l'illégalité, soumises à des discriminations ainsi que des violences physiques et sexuelles, elles se voient par ailleurs fréquemment refuser l'accès aux services élémentaires de santé et d'aide au logement.

PUBLICATIONS

Le noir est une couleur, Paris, Verticales, 2005.
La Passe imaginaire, Vevey, Éditions de l'Aire/Manya, 1992; Paris, Verticales, 2006.
À feu et à sang, poèmes, Genève, Éditions Le Chariot 2003
Carnet de bal d'une courtisane, Paris, Verticales, 2005.
Les Sphinx, Paris, Verticales, 2006.
Suis-je encore vivante? Journal de prison, Paris, Verticales, 2008.
Mémoires de l'inachevé (1954-1993), Paris, Verticales, 2011.

RECOMMANDATION DE LECTURE PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

Auteur : AYOUCHE, Nabil

Titre : *Much loved*

Édition : Pyramide, cop. 2015, DVD

Description : Marrakech, aujourd'hui. Noha, Randa, Soukaina et Hlima vivent d'amours tarifées. Ce sont des prostituées, des objets de désir. Vivantes et complices, dignes et émancipées, elles surmontent au quotidien la violence d'une société qui les utilise tout en les condamnant.





© ActuaLitté - Virginie Despentes à la remise du Prix Landerneau Découvertes et Roman 2015

Virginie Despentes

Née en 1969 en France

Romancière et réalisatrice féministe

Candidate libre au bac, elle a fait tous les métiers : femme de ménage à Longwy, hôtesse dans un salon de massage à Lyon, pigiste pour des journaux rock et porno, vendeuse au rayon librairie du Virgin Megastore à Paris...

En 1993, Virginie Despentes a 24 ans et ébranle la scène littéraire française avec *Baise-moi*, l'épopée trash de deux très jeunes filles en cavale. Un objet romanesque pas vraiment identifié. Elle est immédiatement labellisée auteure rock, comme si ce terme à lui seul pouvait résumer les motifs très crus du livre (sexe, drogue, violence...) et la rage qui le porte. Il sera traduit en plus de dix langues.

Virginie Despentes bouscule la société française avec ses textes acérés, sa langue orale, brute, qui n'a pas peur de recevoir des coups ou d'en donner. Dans son viseur, la domination masculine, les inégalités sociales ou encore la radicalisation de notre monde contemporain. « *Moi j'ai l'impression que les mecs sont vachement lents sur des trucs extrêmement simples (...). Je les trouve extrêmement lents à s'emparer de sujets qui les concernent directement et qui pourraient les concerner exclusivement, comme le viol. (...) Je trouve les mecs extrêmement lents à s'emparer de la question de la masculinité (...). À chaque fois qu'un mec viole, ça les concerne tous, au sens où c'est leur virilité qui s'assoit là-dessus. Quand ils se trimbalent en ville en maîtres du monde, c'est sur le travail des violeurs qu'ils appuient.* »

Elle développe dans son œuvre sa vision du féminisme en s'appuyant sur un itinéraire personnel semé de coups durs – un viol à 17 ans puis son expérience de la prostitution pour se reconstruire.

Elle est l'un des symboles de la littérature «trash» française. Début janvier 2016, elle fait son entrée dans le jury Goncourt.

PRIX REÇUS

Prix de Flore 1998 pour *Les Jolies Choses*
 Prix Saint-Valentin 1999 pour *Les Jolies Choses*
 Prix Trop Virilo 2010 pour *Apocalypse bébé*
 Prix Renaudot 2010 pour *Apocalypse bébé*
 Prix Anaïs Nin 2015 pour *Vernon Subutex, 1*
 Prix Landerneau 2015 pour *Vernon Subutex, 1*
 Prix La Coupole 2015 pour *Vernon Subutex, 1*
 Prix Roman-News 2015 pour *Vernon Subutex, 1*
 Prix de la ville de Deauville 2016 pour *Vernon Subutex*

PUBLICATIONS

Baise-moi, Florent Massot, 1993
Les Chiennes savantes, Florent Massot, 1996
Les Jolies Choses, Grasset, 1998
Teen Spirit, Grasset, 2002
Trois étoiles, avec Nora Hamdi, Au diable Vauvert, 2002
Bye Bye Blondie, Grasset, 2004
King Kong Théorie, Grasset, 2006
Apocalypse bébé, Grasset, 2010
Vernon Subutex, Grasset, 2015

RECOMMANDATION DE LECTURE PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

Auteure : DESPENTES, Virginie

Titre : *King Kong théorie*

Édition : Grasset, 2006

Description : Réflexions de l'auteure sur sa vie de femme et les événements qui ont guidé ses choix de vie : les rapports entre les sexes et la place laissée à chacun des deux sexes, l'ordre établi, son expérience de la prostitution occasionnelle, la sexualité féminine. L'auteure de *Baise-moi* conteste les discours bien-pensants sur le viol, la prostitution, la pornographie. Manifeste pour un nouveau féminisme.





Emel_Mathlouthi-Festival du Bout-du-Monde, 2012

Emel Mathlouthi

Née en Tunisie en 1982

Chanteuse, auteure-compositrice et militante

En 2011, le monde découvre la chanteuse et compositrice Emel Mathlouthi sur Youtube avec la chanson de protestation Dhalem (Tyran). La jeune femme brune entonne sa chanson engagée sur la place Habib Bourguiba où les Tunisien-ne-s ont afflué en masse pour rendre hommage aux mort.e.s de la ré-volution. « *Ô tyran, tue-moi, j'écrirai des chansons, blesse-moi, je chanterai des histoires* », chante alors cette fille d'universitaire communiste, étudiante en art et leader d'un groupe de hard rock. Emel Mathlouthi connaît là sa première exposition médiatique.

En 2012, elle sort l'album, «*Kelmti Horra*» (Ma parole est libre), qui claque comme une profession de foi, une ode à la liberté d'expression, et qui devient l'hymne de la révolution de Jasmin de 2011.

Emel commence à chanter en reprenant d'abord les chansons qu'elle aime. Puis, à l'université, elle monte un groupe de métal avec des amis. Les chansons qu'elle compose sont mélancoliques tout en étant énergique et engagée politiquement.

Dans le paysage tunisien, le style *heavy métal* étonne, mais le rock l'attire : c'est un style concret et immédiat. « *Dans la Tunisie de Ben Ali, c'était un bon exutoire, une musique qui criait, qui bousculait et qui était forte. Dans un pays sous mutisme politique, c'était indispensable* » déclare la jeune artiste.

Son art est influencé par la musique classique occidentale, le jazz et le gospel. Elle se passionne aussi pour la musique folk, Joan Baez ou encore Bob Dylan. Ensuite, la chanson arabe engagée l'attire, alors que la musique arabe classique lui semble trop académique. Elle commence à parler du désespoir de la jeunesse tunisienne sous Ben Ali, de l'enfermement. « *De là est né mon désir d'écrire des chansons engagées, de celles qui disent et aident* », explique-t-elle.

À propos de la Tunisie post-révolutionnaire, la chanteuse est d'avis que : « *La Tunisie de Ben Ali, c'était chacun pour soi. Il n'y a pas un modèle unique de Tunisiens, mais tous devaient baisser la tête, entrer dans les rangs et s'effacer. Forcément aujourd'hui, les voix sont divergentes, c'est comme une libération forte de la parole et des aspirations. Mais c'est à nous de créer un espace commun pour tous. Et c'est à nous seuls de chercher le chemin qui y mène.* »

RECOMMANDATION D'ALBUM PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

Auteur: MATHLOUTHI, Emel

Titre : *Kelmti horra*

Producteur : World Village, cop. 2012, CD

Description : Emel Mathlouthi est une jeune chanteuse auteure-compositrice tunisienne. Elle fut la voix de la révolution tunisienne en 2011, notamment lors d'un concert sur la place Habib Bourguiba où les tunisien-ne-s ont afflué en masse pour rendre hommage aux morts de la révolution. Sa chanson engagée « Dhalem » (Tyran), est devenue l'une des chansons symbole de la révolution. Son album « *Kelmti horra* » (Ma parole est libre) est un album qui mêle avec bonheur éclairs trip-hop et rock, influences de la musique traditionnelle de ce pays sur une base parfois folk. Un très bel album d'une jeune femme qui, inquiète pour l'avenir de la jeunesse, s'est battue et se bat encore pour son pays et sa liberté.





© Chatty E.

Chatty

Née en Suisse en 1970

Lutte pour le droit à la famille des personnes LGBT

Tout commence quand elle monte un bar LGBT friendly dans un squat à Genève, le Barbie. L'idée est de rassembler des personnes qui jusqu'à présent fréquentaient uniquement des bars gays ou lesbiens.

En 1998, elle co-fonde l'association *360*, qui travaille à l'inclusion des personnes, quelle que soit leur orientation sexuelle et/ou leur identité de genre. *360* lutte contre toutes les discriminations fondées sur l'orientation sexuelle et/ou l'identité de genre, qu'elles soient sociales, juridiques, professionnelles ou de toute autre nature.

Depuis 2006, Chatty est responsable du groupe Homoparents de l'association *360*, qui travaille pour que la diversité des modèles familiaux soit prise en compte. Elle est aussi coprésidente de l'association faitière *Familles arc-en-ciel de Suisse*, fondée en 2010, qui s'engage pour l'égalité juridique et sociale des familles arc-en-ciel. Une famille est dite arc-en-ciel quand au moins un parent se considère comme LGBT. « *En Suisse, jusqu'à 30000 enfants grandissent avec un ou deux parents homosexuels, bisexuels ou trans* », explique Chatty.

A Genève, grâce au travail du groupe *Homoparents* de *360* et de la Fédération genevoise des associations LGBT, en collaboration avec le Département de l'Instruction Publique, les formulaires de l'école, qui servent à récolter des informations sur l'élève et son environnement familial, ont été modifiés pour être plus inclusifs. Avant 2016, ces formulaires ne disposaient que deux cases, intitulées « père » et « mère ». Depuis la rentrée scolaire 2016, les intitulés de ces deux cases ont été remplacés par la mention « parent - parent », pour permettre à deux parents de même sexe de s'inscrire sur le formulaire et ainsi de récolter des informations correctes liées à la structure familiale de l'enfant.

Au niveau national, les combats mènent aussi à des avancées. En 2016 le conseil des Etats et le conseil National ont accepté le principe de l'adoption des enfants du ou de la partenaire ; la loi devrait entrer en vigueur en 2018.

Mais il reste du travail avant de parvenir à l'égalité totale comme par exemple, la filiation automatique quand un enfant naît au sein d'un couple de même sexe. Le mariage homosexuel est encore interdit en Suisse et seuls les partenariats enregistrés sont possibles. L'accès à la procréation médicalement assistée est interdite aux couples liés par un partenariat enregistré et l'adoption conjointe également. Tant de batailles que Chatty ne manquera pas de mener !

RECOMMANDATION D'ALBUM PROVENANT DE LA BIBLIOGRAPHIE « Ne nous libérez pas, on s'en charge ! Un voyage à travers l'égalité, le genre et les féminismes dans le monde » :

Auteur: DJAVADI, Négar

Titre : *Désorientale*

Édition : Liana Levi, 2016

Description : Kimiâ Sadr, née à Téhéran puis exilée en France, suit un protocole d'insémination arti-fi-cielle pour avoir un enfant avec son amie, Anna. Dans la salle d'attente, elle se remémore ses souvenirs, sa famille, ses parents, opposés aux différents régimes en place. Un récit qui évoque l'Iran des années 1970, la France d'aujourd'hui, l'exil, l'homosexualité, l'identité et la transmission.

